

Caroline DURAND, Julie MARCHAND,
Bérangère REDON, Pierre SCHNEIDER (éd.)
*Networked Spaces. The spatiality of networks
in the Red Sea and Western Indian Ocean*

(Proceedings of the Red Sea Conference IX,
Lyon, 2-5 July 2019)
Lyon, Maison de l'Orient et
de la Méditerranée - Jean Pouilloux
(Archéologie(s), 8)
2022, 672 p., 258 ill.
ISBN : 9782356680785
ISSN : 2724-8933

Mots-clés : Mer Rouge, Océan Indien, ports,
commerce, réseaux commerciaux, épigraphie,
archéologie

Keywords: Red Sea, Indian ocean, Harbours,
Commerce, Commercial Networks, Epigraphy,
Archaeology

الكلمات المفتاحية: البحر الأحمر، المحيط الهندي، موانئ، تجارة،
شبكات تجارية، نقوش، علم الآثار

Cet ouvrage de 672 pages est la publication de la 9^e Conférence sur la Mer Rouge qui s'est tenue à Lyon les 2-5 juillet 2019⁽¹⁾. C. Durand, J. Marchand, B. Redon et P. Schneider en sont les éditeurs avec l'aide du « Project Desert Networks » fondé par le Conseil de la recherche européenne. L'objectif de ce colloque était une mise à jour des données scientifiques issues des recherches, dans les textes comme sur le terrain, menées ces dernières années sur la mer Rouge et l'ouest de l'océan Indien et, ce, du III^e-II^e millénaire av. J.-C. (« Exploiting and crossing the Egyptian Eastern Desert during the Pharaonic Era » par Isabelle Goncalves, p. 329-346) jusqu'à nos jours (« Water resources and their management in the Eastern Desert of Egypt from Antiquity to the present day. Contribution of the accounts of modern travelers and early scholars (1769-1951) » par Maël Crepy et Bérangère Redon, p. 451-492). Mais, contrairement à ce que pourrait laisser croire la zone géographique concernée par ces deux articles, l'Égypte, les trente-et-une autres traitent aussi bien de l'intérieur de L'Égypte et du Yémen que des deux rives de la mer Rouge jusqu'à la Somalie (New evidence of long-distance trade in Somaliland in Antiquity. Imported material from the 2018-2019 field seasons at Xiis (Heis), 1st to 3rd centuries AD par Adolfo

Fernández Fernández, Alfredo González-Ruibal, Jorge de Torres, p. 607-626), du Tigray oriental et des deux rives du golfe Persique jusqu'à la mer de Chine.

Le contenu de ce volume se répartit en sept thématiques regroupant de deux à six articles chacune : « Modern exploration of the red Sea » (p. 19-52), « Archaeology of ports » (p. 55-138), « Islands and insularity » (p. 141-209), « Places and power » (p. 213-326), « Archaeology of circulations » (p. 329-433), « Roads and Networks » (p. 437-527) et, enfin, « New perspectives on the Horn Africa » (p. 531-647). Comme l'indique son titre, le contenu de l'ouvrage implique une grande transversalité de sujets d'abord géolocalisés, que les cinquante-huit cartes montrent parfaitement. Enfin, bien que, seulement, treize articles sur trente-trois traitent explicitement de la période islamique, il nous a paru important de recenser cette publication de nouvelles données qui prouvent les origines anciennes de la plupart des réseaux musulmans en mer Rouge, dans les régions continentales qui la bordent et même au-delà.

Dans le premier thème, « Modern Exploration of the Red Sea », Dejanirah Couto rapporte la vision de la mer Rouge du célèbre portugais, Afonso de Albuquerque, premier gouverneur de l'*Estado da India*, au début du XVI^e siècle, au moment de la tentative de la prise d'Aden (1513), et de son incursion en mer Rouge : « All the wealth of the world will be in your hands. A vision of the Red Sea in the early 16th century through the Letters of Afonso de Albuquerque (1513) » (p. 19-34).

Roxani Eleni Margariti narre le voyage, en 1823, et les projets scientifiques de deux naturalistes prussiens en Égypte et en mer Rouge jusqu'à l'Abysinie, actuelle Érythrée. Ils étudient dans l'archipel de Dakhlak, les bancs de corail et collectent des échantillons de plantes (« From Berlin to the Coral Sea. Sea, islands and maritime knowledge in the Red Sea expeditions of Wilhelm Hemprich and Christian Ehrenberg (1823-1825) », p. 35-52

Dans « Archaeology of Ports », le deuxième thème comprenant cinq contributions, il est question, tour à tour, de six places côtières : Ayn Soukhna et Ouadi al-Jarf, Bérénike, Aynouna, Clysmat/al-Qulzum et Suakin.

Claire Somaglino et Pierre Tallet rendent compte de « Vingt années de fouille des ports pharaoniques d'Ayn Soukhna et de Ouadi el-Jarf sur la côte occidentale du Golfe de Suez (2001-2020) » (p. 55-72). Leurs travaux mettent en exergue l'utilisation de ports intermittents sur la côte égyptienne (vallée du Nil) et en face, sur la rive orientale du Golfe de Suez pour l'approvisionnement en minerai de cuivre (outils et armes), en turquoise et pierres semi précieuses

(1) L'ouvrage est maintenant disponible sur OpenEdition Books :
<https://books.openedition.org/momeditions/16271>

provenant du Sināi. Ayn Soukhna, dont une zone fouillée sur 5 100 m² révèle quatorze ateliers de métallurgie du cuivre (75 fours) et quatre chambres de fours à pain datant du Moyen Empire (Fig. 9), aurait eu une phase d'occupations intermittentes d'une durée de près d'un millénaire, du milieu de la IV^e dynastie à la XVII^e dynastie. Il faut signaler la découverte d'une stèle commémorative datant de la V^e dynastie et d'une série d'*ostraca* comptables datés du règne de Snéfrou. À ces apports s'ajoute un volumineux matériel inscrit, datant du Moyen Empire, fournissant une multitude d'informations sur le travail du minerai de cuivre (organisation, chaîne opératoire...).

Marek Adam Woźniak dans « Berenike - Why there? Environmental, economic and logistic conditions of the Hellenistic port/base location » (p. 73-95) expose les résultats d'un quart de siècle de fouilles à Béréniké, seul port hellénistique de la mer Rouge ayant fait l'objet de ce type de recherche. Topographiquement bien protégé par le cap Ras Benas, « Lepte Akra », ce port est doté d'un fort daté, par des amphores à anses aux marques de Rhodes, du second quart du III^e siècle BC. La découverte et l'identification de nombreux magasins de même que l'appellation de « *Elephantagoi* » (p. 90), employée pour désigner les navires de fret, témoignent de l'importance des quantités de marchandises entreposées. Cinq plans de fouilles appuient la datation du « fort » hellénistique en trois phases : second quart du III^e siècle av. J.-C., milieu du III^e siècle av. J.-C et dernier quart du III^e siècle av. J.-C.

« Les Nabatéens à Aynouna sur la mer Rouge » (p. 97-106) est le sujet traité par Michal Gawlikowski. Il rappelle la présence nabatéenne, aux I^{er} siècle av. J.-C. et I^{er} siècle ap. J.-C., dans ce port situé à l'entrée du Golfe d'Aqaba, sur la côte orientale de la mer Rouge, déjà identifié à Leukè Komè, mentionné par Strabon et dans le *Périple de la mer Érytrée* et confirmé grâce aux fouilles d'une mission polonaise-saoudienne en 2014-2018. À 3 km, de la côte, sur la rive droite du Wadi Aynouna et sur le Jabal as-Safra, deux sites ont été découverts et fouillés : sur le sommet, un site fortifié et, en contrebas, sur « la terrasse », cinq khans et une tour. À la lumière des artefacts retrouvés (fragments de céramique fine peinte nabatéenne, quatorze monnaies nabatéennes, cinq monnaies de Constantin et de ses successeurs, une inscription nabatéenne), l'auteur pense que la baie d'Aynouna serait, à coup sûr, le site où les troupes (flotte de dix mille hommes venant d'Égypte) d'Aelius Gallus ont passé quelques mois en 26 ou 25 av. J.-C. et où, un siècle plus tard, un fonctionnaire romain percevait « l'imposition romaine de 25 % sur la valeur des importations orientales » (p. 100).

« A regional and international hub of trade. New data about the harbour of Clysma/ al-Qulzum » (p. 107-118) est l'objet d'étude de Mahmoud Abd el-Raziq, Julie Marchand et Claire Somaglino qui exploitent les données provenant de fouilles anciennes et partielles (objets), appuyées, parallèlement, sur une documentation papyrologique.

« From Gujarat to the Red Sea. The connectivity of the port of Suakin, Sudan, within the western Indian Ocean » (p. 119-138) de Laurence Smith, Michael Mallinson, Jacke Phillips, Shadia Taha, Colin Breen, Wes Forsythe et Ali Mohamed Abdelrahman constitue la cinquième et dernière contribution du thème « Archéologie des Ports ». À travers les résultats de fouilles effectuées à l'intérieur de la ville-port de Suakin et surtout du matériel céramique retrouvé venant, à la fois de l'Inde (Black Burnished Ware), (fig. 8) ou du golfe Persique⁽²⁾(fig. 9 et 10), les auteurs démontrent clairement l'intensité des échanges commerciaux entre le Soudan et l'Inde aux XIV^e-XVIII^e siècles.

« Islands and Insularity », troisième thème, oriente le lecteur, de nouveau, en mer Rouge pour les trois premiers articles et dans le Golfe Arabo-Persique pour le quatrième.

Solène Marion de Procé, à partir de l'exemple des îles Farasān, expose sa réflexion sur l'organisation d'un territoire insulaire : « Remarks on the organization of territory in an insular context. The case of the Farasān Islands (southern Red Sea) in Antiquity » (p. 141-161). Il s'agit d'un chapelet d'îles, distantes de 50 km de la côte occidentale de la péninsule Arabique (Jizān, ou Ambe de Polémée). Bien que les résultats des recherches archéologiques pratiquées à Sagīd, Qurrayāt, Ġurrayn al-Quṣār (Qal'at Luqmān) et Wādī Maṭār soient partiels, ils permettent toutefois l'identification d'installations antiques (murs, temples, tombes, fours, puits, carrières) et de matériel de datation (poteries, monnaies, bois, ichthyofaune...) allant de l'Antiquité aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Christian Julien Robin, (A likely identification of "Sambrachate, and a homonymous city on the continent" (Pliny, *Natural history*, VI, 151) p. 163-173), suggère, d'après les écrits de Pline, de situer ce port sur la côte du Yémen dans la baie de Jizān entre al-Qunfudha, et le détroit de Bab al-Mandab

(2) Il s'agit de la *Bahla ware*, céramique à glaçure épaisse monochrome répandue du Koweït à l'Oman central, oasis de Bahla. cf. C. Hardy-Guilbert, « Recherche archéologique dans le Golfe (1977-1987) », p. 131-192, note 39, dans Y. Ragheb, *Documents de l'Islam médiéval - Nouvelles perspectives de recherche*, IFAO, TAEI 29, 1991.

(Okélis-Ocelis/Ocilia). Il s'agit donc d'une cité maritime qui a donné son nom à une myrrhe blanche, la Sambracène. D'autre part, une inscription sabéenne lue sur une paroi de rocher sur le trajet montant à la citadelle ottomane de Umm Laylā au Yémen Nord et à, seulement, 45 km de la côte, datée de la seconde moitié du II^e siècle après J.-C., (entre 160 et 190), mentionne le toponyme de Shabraqatān⁽³⁾, (Fig. 3). L'auteur, après Wissman, rapproche ce dernier nom de ceux du Khawlān, du Abquran et du Shabraqatan dans le cadre d'une alliance tribale pour résister aux Abyssiniens et le nom de Sambrachate donné par Pline au site côtier.

« The integration of the island of Ikaros into "international" and regional networks » par Mathilde Gelin, Jean-Michel Gelin, Barbara Couturaud, Jean-Baptiste Houal et Hervé Monchot (p. 175-192), rapporte les conclusions des dernières recherches sur cette île du golfe Arabo-Persique (appelée aussi Failaka et dépendante de Koweït) à la période séleucide. La confirmation de la fondation de la forteresse, monument principal de l'île, par les Séleucides, permet d'argumenter que le rôle d'Ikaros, bien qu'isolée, était un centre de contrôle des échanges militaires et commerciaux sur la frontière méridionale du royaume séleucide. La céramique et les objets inscrits en grec, venant de Méditerranée, de Mésopotamie et de Susiane, attestent ces contacts. Les résultats des études sur la faune du site indiquent une présence et une consommation inhabituelle du porc (plus de 20 % des os d'animaux domestiques) à toutes les périodes hellénistiques (p. 185).

Julie Bonnéric dans sa contribution « Why islands ? Understanding the insular location of Late Sasanian an Early Islamic Christian monasteries in the Arabian Gulf », (p. 193-209), pose la question de l'implantation insulaire des trois monastères chrétiens retrouvés et fouillés dans le Golfe Arabo-Persique: celui de Kharg (île de Kharg), celui d'al-Qusur (île de Failaka) et celui de l'île de Sir Bani Yas, située entre la péninsule du Qatar et celle d'Oman. En dehors de la comparaison structurelle de ces trois ensembles, pour la première fois rassemblés, l'intérêt de cet exposé réside dans le fait qu'il tente de définir ce qu'est un monastère. Bien que les moines doivent à la fois s'isoler du monde extérieur et se protéger des pouvoirs hostiles et qu'en cela une île semble correspondre à cette attente, ils sont contraints d'exploiter

(3) On regrettera l'absence de ce toponyme ainsi que celui de Umm Layla sur la carte produite Fig 1, p. 165. Par contre, ceux de Khawlān, Abquran et Shabraqan autour de Sa'da, à 120 km de la côte, sont localisés sur la carte éditée par Robin et Brunner en 1996.

les ressources locales pour subsister. J. Bonnéric en apporte la preuve: tessons percés comme poids de filets (fig. 3 p. 198), meule de pressoir en pierre et réservoir, os de gazelle ont été retrouvés à al-Qusur. Au IX^e siècle, Ibn Khordadbeh mentionne « des champs de blé, des vignes et des palmiers » sur l'île de Kharg. Les îles sont isolées et protégées, même si elles ne sont pas désertes et cela leur confère un statut d'abri car, comme le rappelle l'auteure, le souvenir des persécutions des Sassanides sur les Chrétiens est encore vif (p. 205). Enfin, la raison de la position dans le golfe Arabo-Persique de ces monastères se justifie comme étapes pour les missionnaires sur le chemin de la Chine voire de l'Inde et leur abandon correspondrait à la fin de la première phase de la christianisation en Chine, due au rejet des religions étrangères par l'Empire chinois, au milieu du IX^e siècle.

« Places and Powers » constitue le titre du quatrième thème consacré, à nouveau, exclusivement à la mer Rouge même si les cinq articles intègrent de nouvelles données sur des espaces continentaux – quelquefois éloignés – de part et d'autre des rives de celle-ci.

Matthew Adam Cobb et Troy Wilkinson, dans leur étude intitulée « The Roman state and Red Sea trade revenue » (p. 213-226), s'appliquent à démontrer l'exagération des estimations faites des revenus perçus par Rome sur la taxation des marchandises transitant par ses ports de la mer Rouge dans le cadre des réseaux d'échanges de l'océan Indien. Ainsi, sont méthodiquement discutées et remises en question les évaluations de Pline le jeune, celle du Papyrus de Muziris (taille et cargaison du cargo Hermapollon) et le rapport de Strabon.

Jeremy A. Simmons, avec un titre accrocheur « Dire Straits. Safeguarding trade and the Red Sea and Gulf of Khambat » (ca. 1-300 CE) (p. 227-243), expose les problèmes particuliers liés au passage de l'océan Indien occidental vers la mer Rouge et à celui de l'océan Indien vers le golfe de Khambat (Cambay) pendant les trois premiers siècles de notre ère. Sur la base de textes comme, notamment, le *Periplus Maris Erythraei*, l'auteur livre des informations non seulement sur la piraterie mais sur les moyens de la prévenir par des détachements de soldats comme celui établi par Rome sur les îles de Farasan ou les Kṣatrapas du Gujarat stationnés sur le golfe de Khambat et la côte environnante. L'auteur rappelle aussi la dangerosité de cette mer où les navires peuvent faire naufrage au large comme aux abords des ports. Les épaves de navires retrouvées à Myos Hormos, Béréniké, Adulis, Elisa Shoals, Godawaya ont tendance à le prouver mais il n'est pas exclu que ce ne soit pas des actes de piraterie.

Pierre-Louis Gatier, auteur de l'article « Le temple de Ruwafa dans la province romaine d'Arabie » (p. 245-284), rassemble les données architecturales et surtout épigraphiques dans le but d'établir une monographie sur ce sanctuaire. Sur des fragments architectoniques, les inscriptions en grec et en nabatéen rassemblées ici permettent, à la lumière également des textes anciens, de proposer la contemporanéité du site avec les règnes de Marc Aurèle (161-180) et Lucius Verus (161-169) et de plusieurs gouverneurs romains. En outre, les commanditaires de ce lieu de culte seraient les Thamoudéniens [connus dès 715 av. J.-C. (p. 266)], recrues auxiliaires locales de l'armée romaine.

David Bramoullé présente une synthèse sur « Les ports du pays beja à l'époque fatimide. Un espace de la liminalité » (p. 285-304). Les Fatimides d'Égypte ont fort à faire avec ce territoire immense bordant la mer Rouge, peuplé par les Nubiens, les Abyssins et les Bejas. C'est sur la base des sources arabes que l'auteur présente une description de ce peuple beja, peuple métissé « dont les traits sont à la fois ceux des « Arabes » et ceux des « Noirs » et de son territoire. Celui-ci « s'étirait donc approximativement depuis la vallée du Nil à la mer Rouge, une vaste zone allant de la région de Qūṣ dans la province de Ṣa'īd, en Haute-Égypte, jusqu'à l'Érythrée actuelle » (p. 288). Cette zone comprend alors trois ports déterminants : 'Aydhāb, Sawākin et Bādī'. L'auteur expose la distorsion provoquée par les distances entre l'intérieur du pays, ces ports et Fustat, la ville de gouvernement central des souverains fatimides.

Sous l'intitulé « Suakin, between the sea and the desert: connected landscapes » (p. 305-326), Shadia Taha traite d'un port sur la mer Rouge déterminant pour le Soudan du xvi^e au xx^e siècle. Comme les textes, depuis le viii^e siècle, le rapportent, il joue un rôle commercial important entre l'intérieur des terres et les royaumes chrétiens de la vallée du Nil. Les caravanes, principalement celles des Bejas, continuent, jusqu'à aujourd'hui, de traverser le désert oriental jusqu'aux ports soudanais de la rive de la mer Rouge : Halab, Muhammad Qol, Port Soudan et Suakin. L'importance de ce dernier est due à sa situation dans une profonde crique naturelle qui offre des garanties de sécurité contre les pirates. Selon l'auteure, la grande stabilité constatée dans cette région est due au maintien de l'interconnexion des ports avec l'intérieur des terres.

« Archaeology and Circulations » est l'intitulé de la cinquième partie de ce volume et comprend six articles documentant l'ancienneté des voies d'échanges et leur but concret.

« Exploiting and crossing the Egyptian Eastern Desert during the Pharaonic Era » est le titre de l'exposé d'Isabelle Goncalves (p. 329-346). Dans le but d'exploiter les minéraux et d'atteindre la mer Rouge, les rois d'Égypte envoient des émissaires qui sillonnent la vallée du Nil, ses villes, les sites d'extraction, les puits et parviennent aux ports. Ces déplacements constituent des réseaux et des interconnexions que les Égyptiens, au iii^e et ii^e millénaire av. J.-C., suivent et atteignent grâce à l'aide de nomades comme les *luntiu*, les *Medjay*, la tribu Beja des Ababda. À partir des données obtenues par les fouilles, les prospections et les inscriptions, l'auteure produit une impressionnante carte (fig. 5) des *wādī*, puits et de dix sites d'extraction de minerai ou de pierre (cuivre, or, améthyste, turquoise, obsidienne).

Jennifer Gates-Foster dans son article « Third century BCE supply networks and Ptolemaic transport amphoras from 'Abbad and Bi'r Samut in Egypt's Eastern Desert » (p. 347-363), livre de nouvelles données archéologiques basées sur des études d'assemblages céramiques – amphores d'une contenance allant jusqu'à 60 litres – provenant des fouilles des forts de 'Abbad et de Bi'r Samut du iii^e siècle av. J.-C. dont chaque plan est publié (Fig. 2, Fig. 3).

« From the sea, to the river, through the desert. Some issues regarding the emerald trade network in Roman Egypt » (p. 365-384), sous ce titre énigmatique autant que prestigieux, Joan Oller Guzman analyse les dernières données archéologiques sur le port de Sikait, situé sur la côte occidentale de la mer Rouge entre celui de Myos Hormos, au Nord, et celui de Béréniké, au Sud. Sources anciennes et travaux des historiens et archéologues, H. Cuvigny (dès 1996), S.H. Sidebhotham (2001), sont relatés. Si la fameuse émeraude n'est jamais montrée, les cinq artefacts trouvés à Sikait et publiés dans cet article sont, à eux seuls, probants : une tête en stéatite de 9 cm, aux traits nubien, de tradition gréco-romaine, une pointe de flèche à ailerons, en cuivre, dont d'autres exemplaires sont connus pour être utilisés par les guerriers nomades Blemmyens (site de Kalebsha ou de Nouweis près de Méros, p. 376) et trois tessons de céramique brune, façonnée à la main et gravée, datant du iv^e au vi^e siècle et attribuée à la catégorie de l'Eastern Desert Ware (p. 377).

Dans « Early Islamic soft-stone vessels. Production and distribution on both sides of the Red Sea » (p. 385-400), Julie Marchand s'intéresse à la vaisselle en pierre tendre (pots de cuisson, lampes, brûle-parfums), du viii^e au xiii^e siècle. En partant des gisements géologiques connus en péninsule Arabique comme dans le désert Oriental

égyptien, l'auteure décrit les réseaux de distribution (et leurs acteurs) des deux côtés de la mer Rouge, de l'Égypte au golfe Arabo-Persique. Outre les sources classiques (Pline le Jeune) et les sources arabes (al-Baghdādī et al-Maqrīzī) sur les carrières de pierre tendre, l'auteure utilise, pour les artefacts dans ce matériau, les publications des fouilles des niveaux datant du début de l'islam⁽⁴⁾ – de 1934 voire 1822 et jusqu'en 2020 pour l'Égypte – sur les sites de Fustat, al-Tur, Quseir al-Qadim, Samut, Clysma; de Aqaba (Jordanie); Aydhāb, Bādī', Sawakin (Soudan); de al-Shiḥr, Sharma (Yémen); Aqir al-Shamoos (Oman) et al-Kharj (Arabie Saoudite).

Sous le titre « Zones de production de céramiques dans la péninsule Arabique entre le vi^e av. J.-C. et le xiv^e ap. J.-C. » (p. 401-416), Fabien Lesguer propose « un premier état des lieux des zones de production sur la péninsule et des technologies de production qui y sont utilisées ». Son étude ne concerne que les fours mis au jour sur les trois sites de Thāj (à 90 km du golfe Arabo-Persique), al-Yamāma de l'oasis d'al-Kharj (Arabie centrale) et Qalhāt (côte d'Oman). Seul, l'atelier de Qalhāt est situé en pleine agglomération médiévale ce qui semble exceptionnel, l'implantation des zones de cet artisanat étant généralement à l'écart des zones d'habitations (Fustaṭ, Suse). Pour chacun des trois sites, il publie le plan de ces installations de fours de potier soigneusement excavés et datés, respectivement, du i^{er} au iv^e siècle ap. J.-C., du ix^e-x^e siècles ap. J.-C. et du xiii^e-xv^e siècles ap. J.-C.

« Ports of trade and other maritime structures involved in the frankincense trade between Arabia and China, 8th-14th centuries », (p. 417-433) est l'intitulé de la contribution de Sterenn Le Maguer-Gillon. S'appuyant principalement sur les sources arabes et des sources secondaires chinoises, l'auteure relève des citations concernant l'encens, ses dérivés et autres aromates ainsi que les routes commerciales qui ont acheminé ces marchandises. Dans le paragraphe « Archaeological evidence », l'auteure ne fait pas l'économie de produire les preuves matérielles de ce que les textes nous apprennent en résumant les résultats des fouilles de al-Shiḥr (port) 780-2007 et de Sharma (entrepôt) 980-1180 : la découverte de 61 brûle-parfums mis au jour dans tous les niveaux stratigraphiques d'al-Shiḥr et celle de copal et d'encens à Sharma. L'auteure résume son propos sur une carte qui hiérarchise les différents ports concernés

(4) Omettant parfois de citer la source des résultats des fouilles d'un site (al-Shiḥr) ou d'inscrire sur la seule carte produite p. 391 certains sites en question dans l'article : ex. Najran, Qaryat al-Faw, Sharma.

par le commerce de l'encens ; y figurent Aden, al-Shiḥr et Zafār comme principaux ports, *minā* ou *furḍa* ; Ḥayrī, Khalfāt, Mirbāt, Ḥāsik où croît l'encens dans l'arrière-pays comme ports secondaires ou *marsā* et Sharma comme entrepôt.

« Roads and Networks », sixième thème de ce volume, est le sujet de cinq contributions traitant des itinéraires engendrés par la nécessaire acquisition des matières premières.

« Des carrières au Nil. Halage des pierres et maillage territorial sur le plateau de Hatnoub (travaux préliminaires) » (p. 437- 449) est le titre de la contribution de Yannis Gourdon. L'auteur y expose, en se fondant sur l'archéologie, l'épigraphie et les techniques avancées de prises de vues aériennes, les lieux et modalités de l'extraction de l'albâtre, à mi-chemin entre le Caire et Aswan, et celles de son acheminement dès le ii^e millénaire av. J.-C. jusqu'à nos jours (2014). Outre la reconnaissance des lieux, des techniques d'extraction de cette pierre et celles de son acheminement commercial, des structures antiques à proximité sont identifiées.

Dans « Water resources and their management in the Eastern Desert of Egypt from Antiquity to the present day. Contribution of the accounts of modern travelers and early scholars (1769-1951) » (p. 451-492), Maël Crépy et Bérangère Redon exposent et analysent l'apport des récits de voyageurs des xviii^e et xx^e siècles sur la question cruciale de l'eau dans le désert Oriental égyptien – zone entre la rive droite du Nil et la côte de la mer Rouge – de l'Antiquité à nos jours. Les données émanant de vingt-quatre voyageurs (récits, cartes, dessins) sont confrontées aux images satellites et aux photos aériennes, elles-mêmes, décryptées par des prospections au sol qui permettent d'identifier forts, carrières, mines, *wādī*, zones humides, sources, bassins naturels (*qilāt*), puits, structures hydrauliques, forts. Ces informations vérifiées figurent sur de nouvelles cartes (Fig. 1, Fig. 2).

« Learning to write and read at Didymoi. A diachronic approach » (p. 493-506), constitue le titre du savant exercice auquel s'est livrée Julia Lougovaya sur cinq *ostraca* en grec et en latin trouvés dans le fort romain de Didymoi situé entre Coptos et Myos Hormos. Après leur lecture publiée ici, l'auteure tire des conclusions sur les modalités de l'enseignement de l'écriture dans le fort lui-même.

Shailendra Bandhare, Hélène Cuvigny et Thomas Faucher publient « An Indian coin in the Eastern Desert of Egypt » (p. 507-512). Il s'agit de l'unique pièce de monnaie indienne – en 25 ans de fouilles – provenant des Cheras de l'Inde du Sud, datée du i^{er} et ii^e siècle ap. J.-C. (Fig. 1) et trouvée dans les fouilles du *praesidium* de Dios (Abū Qurayya) situé

sur la route de Koptos à Béréniqe. Cette publication permet des comparaisons avec les rares trouvailles monétaires indiennes d'Égypte romaine: l'une, en argent, du roi Rudrasena III (Fig. 2), l'autre, en plomb, des Satavahanas de Khrishna-Bheema (Fig. 3), les deux provenant des fouilles de Béréniqe.

Dans sa contribution intitulée « Land (and maritime ?) routes in and between the Egyptian and Arabian shores of the northern Red Sea in the Roman period » (p. 513-527), Laïla Nehmé expose un état des connaissances sur les connexions entre les deux rives du Nord de la mer Rouge mais, principalement, sur la rive arabe et dans la région d'al-Wajh. Sur la base des textes anciens, d'inscriptions récemment traduites et d'observations provenant de prospections archéologiques nouvelles, l'auteure fournit un faisceau de données. En exergue, elle rappelle le trait architectural du « *tricladium* » comme moyen de datation de l'époque nabatéenne en plus du millier d'inscriptions nabatéennes et nabatéo-arabes enregistrées, en 2004, sur la route Darb al-Bakrah. Les images Google earth doivent être contrôlées par des observations au sol (architectures et tessons marqueurs ex. « Hagra 9 », fin du I^{er} siècle av. J.-C., p. 519) ainsi le fort de Muşanna 'ah serait nabatéen (p. 520, note 37) et/ou romain mais non islamique. Des Nabatéens poursuivent leur activité sur les routes après la création de la province romaine d'Arabie en 106 ap. J.-C. Bien que le réseau des circulations dans cette région nord de la rive arabe semble moins dense que celui de l'Égypte romaine qui lui fait face, les recherches prévues à al-Quşayr et al-Bad' et les prospections le long du Wādī al-Hamd et de l'ancienne route al-'Ulā à Médina sont prometteuses.

« New Perspective on the Horn of Africa », septième et dernier thème, contient six articles concernant cette région encore peu exploitée scientifiquement.

« Emprises et déprises agricoles aux marges du Tigray oriental. Les régions de Wolwalo et Wakarida de la période pré-axumite à la fin de la période aksumite » (p. 531-559) est le titre de la contribution de huit chercheurs, Anne Benoist, Iwona Gajda, Jérémie Schiettecatte, Ninon Blond, Olivier Barge, Diego Capra, Emmanuelle Régagnon et Emmanuelle Vila. La livraison impressionnante de nouvelles données archéologiques et épigraphiques datant de la période pré-aksumite et aksumite (I^{er} millénaire av. J.-C.-VIII^e siècle. ap. J.-C.) est le résultat de la mission franco-éthiopienne initiée en 2011. Dans la région du Tigray, autour de Wolwalo et au sud de Sewne, Wakarida, site urbain fouillé, a pu être daté des périodes aksumite (IV^e-VII^e siècles ap. J.-C.) et post-aksumite (X^e-XII^e siècles ap. J.-C.) tandis

que, par comparaisons avec leur matériel et par datations au radiocarbone, les sites environnants, Armengela, Mangagebit, Alakile Daga, et Sassanega, peuvent être rattachés au I^{er} millénaire av. J.-C. Une importante documentation (cartes, dessins d'objets, de structures) appuie ces résultats qui encouragent la poursuite des recherches pour mieux définir les mouvements de population de la région d'Aksum vers le Tigray oriental.

Dans « Islands, coast, lowland and highland. From the Red Sea to Aksum and beyond: the north-east/south-west network in ancient and modern times » (p. 561-580), Luisa Sernicola et Chiara Zazaro exposent de façon chronologique la variation du réseau des voies de circulation entre la côte africaine de la mer Rouge, face aux îles de Dahlak avec ses ports de Massawa, Adulis-Zula et l'intérieur de l'Afrique en passant par Aksum, Gondar et jusqu'au lac Tana. Grâce aux dernières données archéologiques, on peut déterminer que les sites de Seglamen (SG1) et de Medogwe, au sud-ouest d'Aksum, font partie d'un réseau d'échanges dès le I^{er} millénaire av. J.-C. et que ceux de Gondar et de Irafali intègrent les réseaux à partir des XVI^e et XVII^e siècles.

Dans sa contribution, « Why this one? And why here? », (p. 581-605), J. Phillips, en prenant pour objet d'étude l'Éthiopie et l'Érythrée axoumites et les marchandises échangées à Adulis d'après le *Périple de la mer Érythrée*, tente d'exposer, au-delà de la liste des biens et des idées étrangères, leur impact et leur interaction sur les peuples qui les échangent. Cette ambitieuse analyse ne peut faire l'économie de la liste de ces marchandises (p. 585): verre et verre millefiori, vases en argent, or, haches, herminettes, couteaux, vaisselle de cuivre, vêtements de coton, vin, huile d'olive, fer et acier, ivoire, écaille de tortue, corne de rhinocéros... Après l'identification incontestable de l'emploi premier de l'objet importé, il faut considérer son éventuel réemploi: le cuivre des ornements sert à fabriquer des monnaies, des tessons de céramique sont taillées en fusaïoles, des amphores à vin ou à garum venant de Méditerranée sont réutilisées avec d'autres contenus. La discussion sur les « Influences and patterns of dissemination » (p. 591) s'appuie sur quatre sortes de trouvailles – épigraphiques pour les deux premières – disque à visage de face, monnaies en or et en argent avec profils de souverains, vaisselle raffinée de verre ou en argile, pointes de flèches provenant d'Aksum, de Béréniqe et d'Adulis.

L'article intitulé « New evidence of long-distance trade in Somaliland in Antiquity », de Adolfo Fernández Fernández, Alfredo González-Ruibal et Jorge de Torres, (p. 607-625), rend compte des résultats des deux premières campagnes de prospections

et fouilles de 2018-2019 sur le site antique de Heis (xii^e s.). Ce dernier reste l'unique site révélant du matériel du i^{er} au iii^e siècle AD en Somaliland. Il s'agit d'une nécropole de 300 tombes. La datation du cimetière (dont aucune photo, ni relevé des structures ne sont fournies dans la publication) s'appuie sur l'identification des fragments de céramique, d'albâtre et de verre collectés sur le site et qui sont pour 99 % importés : récipients de cuisson, jarres de stockage, récipients en verre. On notera que de la vaisselle fine était déposée dans les tombes. La présence de fragments d'amphores romaines (y compris celui inscrit en grec) n'a rien d'étonnant puisque des amphores importées de Rhodes ont été retrouvées jusque dans le port sudarabique de Kane (Qani). Une fois de plus, la difficulté de dater avec certitude un site funéraire en l'absence de la zone d'habitat lui correspondant est mise en évidence et, par contre, peut prouver « le nomadisme des morts ». Dans cette étude, il a été tenu compte du matériel découvert par G. Révoil (1882) et de celui de C. Phillips (2018) et les datations de ces derniers sont cohérentes avec le corpus mis au jour récemment (i^{er} siècle av. au iii^e siècle après).

Avec la contribution de Jorge de Torres « The archaeology of the medieval trade networks in Western Somaliland » (p. 627-646), le lecteur est toujours orienté sur le commerce, dans la même région mais, à la période médiévale. La Somalie occidentale du Moyen Âge au xvi^e siècle était un royaume musulman côtier, baigné par l'océan Indien, du détroit de Bab el-Manded à la pointe de l'Afrique. Les villes côtières principales étaient Zeila, Berbera et Maydh. L'auteur s'intéresse à l'impact du commerce international dont il a la preuve indubitable par le matériel archéologique importé et les textes connus depuis longtemps « through a signifiant corpus of Arab, Ethiopian, Chinese and European texts », (p. 629). Sa démarche active plusieurs leviers, celui de l'ethnologie : étude de la temporalité des déplacements des nomades et des marchands en Somalie, celui de l'histoire du contexte politique évoluant au cours du temps en faveur de groupes ethniques contre d'autres, le passage des Portugais et, enfin, celui de l'archéologie qui met en évidence des sites sédentaires (structures, monuments, matériel). Il est

dommage que tous les sites mentionnés (soit pour leur architecture, soit pour leur matériel) ne soient pas indiqués sur les cartes.

« To whom do the dead belong? Preliminary observations on the cemetery of Tsomar, eastern Tigray (*Inscriptiones Arabicae Aethiopiae 2*) », dernier article de ce livre est signé de Julien Loiseau, Simon Dorso, Hiluf Berhe, Deresse Ayenachew, Amélie Chekroun, Bertrand Hirsch (p. 647-671). Depuis les années 2000, plusieurs sites islamiques, jusque-là inconnus, ont été identifiés en Ethiopie. Les auteurs présentent, ici, l'étude du cimetière de Tsomar, à 3 km au NE d'Arra, en Tigray oriental. Hors fouilles, une étude typologique des tombes a été entreprise à l'aide de drones. Quatre modèles de couronnes de pierre ont été mis en évidence et neuf stèles inscrites étudiées : inscriptions en *naskhi*, quelquefois coraniques avec décor d'étoile à six branches ou « sceau de Salomon » (*khātam Sulaymān*) (p. 665) et, seulement, trois comportant des dates autour de 1290. Malgré le matériel épigraphique collecté dans la région (86 stèles), il reste difficile d'identifier la provenance des morts qui y reposent. L'hypothèse que le cimetière de Tsomar fut utilisé par des nomades reste plausible. « Tsomar, cependant, n'est pas un cas isolé mais fait partie de ce que l'on peut appeler une 'montagne de la mort' dans l'Habera comprenant plusieurs cimetières, parmi lesquels finalement deux autres tombes utilisées par les musulmans au xiii^e siècle », (p. 669).

Ce volume rassemble une somme d'informations nouvelles sur la circulation des peuples et des biens de l'Antiquité au xx^e siècle couvrant une vaste zone géographique – parfois *terra incognita* – débordant largement des contours de la mer Rouge. Ces données nouvelles ouvrent des perspectives de recherches fondamentales à notre époque, fin du premier quart du vingt-et-unième siècle, où l'on constate les bouleversements causés par le changement climatique incontrôlable. Par ailleurs, il faut noter, ici, l'exploitation répétée de sources textuelles inépuisables comme l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, le *Periplus Maris Erythraei*, la *Topographia Christiana* de Cosmos Indicopleustes et les écrivains arabo-musulmans... et s'en réjouir.

Claire Hardy-Guilbert
CNRS - UMR 8167Orient & Méditerranée